

UN QUATUOR

Pour Francis

Ouverture

Sarah
20 ans après

Wolff, disait le programme d'agrégation.

Un professeur entra.

C'était un homme de la quarantaine, de taille moyenne mais bien prise, l'œil vif et spirituel, les cheveux fous, comme il arrive toujours lorsqu'on a trouvé la vie trop bonne ou trop mauvaise, et surtout quand on est fort brun.

Wolff fit quatre pas dans la salle de cours qu'il reconnaissait pour y être venu vingt ans auparavant.

C'est vous qui êtes Wolff ?

Par la fenêtre, un élève chantait :

Un vent de fronde s'est levé ce matin. Je crois qu'il gronde. Soyons libres, Philosophons.

Vingt ans après, Francis, tu revenais dans tes pénates ulmiennes, après avoir fait le tour du monde tel Ulysse, heureux d'un beau voyage. Tu revenais plein d'usage et raison dans ton petit village, échappé de justesse aux charmes des Circé et Calypso...

Encore vingt ans après, tu t'apprêtes à repartir. Nous sommes de nouveau là, réunis dans la même antichambre. Quelques mousquetaires d'arrière-garde. Fidèles non plus à sa majesté, mais à la liberté de penser et à l'amitié.

En songeant à ce nouveau départ qui est aussi l'occasion de nos retrouvailles, nous constatons que, par un étrange renversement des effets, à notre tour nous sommes ces vieux lieutenants de mousquetaire aguerris, un peu Gascons. Et c'est le moment d'évoquer cette rencontre originelle, où la philosophie ne fut pas simple prétexte mais expérience commune d'une amitié alliant intelligence et vie. Car c'est sans doute l'essentiel de ton enseignement : non pas une doctrine, mais une quête de ce qui pourrait sauver le sens de nos existences. Terriblement attentif aux écorchures vives qui blessent les vingt ans, acceptant qu'elles ne soient pas refermées à quarante, à peine apaisées à soixante, tu nous as montré qu'il fallait aller de l'avant, avec un peu d'insolence et beaucoup de confiance et d'amitié.

Tel maître, tel serviteur. Tu fus notre maître, tu restes notre ami. Nous avons gardé de nos premières années, le goût de la philosophie, qui se mesure à l'aune des grands textes, qui se rend attentive à la cuisine de la langue, qui demande à être vérifiée dans la chair. À notre tour, nous avons pénétré dans les salles de cours avec l'audace que tu nous enseignas : rencontre avec les plus grands auteurs, solitude du professeur qui accepte de se battre avec pour seule arme la raison, rencontre avec les étudiants quels qu'ils soient pourvu qu'ils cherchent à vivre et comprendre.

Au chapitre Paternité, Athos écoute avec émerveillement les récits de son fils, avec l'indicible bonheur de redécouvrir à travers son enfant les premières émotions fraîches et juvéniles au combat qu'il avait lui-même vécues vingt ans auparavant, oublieux de ce qu'il y a de sombre et nuageux dans le présent et l'avenir. Tu écoutes pareillement les aventures de tes amis éparpillés par les hasards de la vie dans des îles, banlieues ou provinces lointaines. Non plus les duels et les batailles entre Milady et la Reine, mais les passes d'armes en salles de cours où bataillent les esprits et les idées, mais aussi les ardeurs de la jeunesse et les incertitudes de la société et du monde. Car nous demeurons finalement mousquetaires de la philosophie, un peu insolents mais profondément fidèles à un idéal dont toute la grandeur est d'accepter de se coltiner à la réalité.

Rencontre(s)

Anne-Sophie

Ma rencontre avec Francis remonte à l'automne 1992. De retour du Brésil, il était « le » nouveau caïman. Quant à moi, j'achevais deux années de scolarité à l'ENS marquées par un doute incessant, une incertitude intérieure sans nom, et le sentiment profond d'être complètement perdue, dans ma vie comme dans mes études. Dans la douleur, j'avais rédigé un mémoire de maîtrise sur Vico, où je croyais sans trop le penser unir ce qui, sous une forme vague, incertaine d'elle-même, me tenait pourtant à cœur : la philosophie et l'italien, la puissance de l'imagination et la force de la raison. Mais à aucun moment, je ne m'étais véritablement sentie « au plus près de moi-même » dans ce travail, et c'est assez désespérée que j'abordais l'agrégation. Je ne savais plus faire une dissertation et, ce problème entre les mains, je suis allée voir Francis.

« Je suppose que vous êtes la fille de Christiane Menasseyre », m'a-t-il demandé pour commencer. « Oui », ai-je répondu évidemment. « Il n'en sera plus question ». D'emblée, le vif du sujet, et la question, maintes fois abordée ensuite, explicitement ou implicitement,

philosophiquement ou sur un plan directement personnel – quelle différence, d’ailleurs ? – de savoir qui parle. Qui est le sujet de sa propre parole, qui s’engage à travers la parole qui est la sienne, qui choisit-on d’être en parlant ? Question de la parole en son nom propre, de l’énoncé assumé de sa propre pensée, et partant, de son identité.

Plus tard, Francis me manifesta à plusieurs reprises sa préoccupation de savoir quel nom je choisirais une fois mariée ; il aurait préféré, je crois, que je garde définitivement « mon nom à moi », et non que j’essaie de jongler entre différentes identités, selon que j’écrive – si peu – ou que j’enseigne, selon les lieux et les temps ; ce que tu as finalement choisi de faire toi-même en me remerciant, dans *Philosophie de la musique*, sous l’abracadabrant nom d’Anne-Sophie Menasseyre de la Vaissière !

Pour l’heure, la rencontre était déjà décisive : non seulement par le soulagement profond qu’elle me procura aussitôt de me voir en l’espace de deux phrases délivrée de l’assignation constante, réelle ou supposée, dans laquelle je me maintenais depuis mon entrée à l’École ; mais parce qu’apparaissait déjà la possibilité d’une véritable relation entre deux sujets : lui, caïman au fait des noms et institutions du monde philosophique, choisissant de les laisser de côté là où une autre de ses collègues m’avait dit : « mais enfin, vous avez à qui parler, non ? », et, parce qu’il m’invitait sans détour à assumer la mienne, si difficile que cela me fût, moi.

Jean-Pierre

J’ai rencontré Francis à l’automne 1993. Je revenais des États-Unis où j’avais passé une année comme lecteur dans un College du Massachussets ; j’y avais aussi rédigé un DEA, selon la dénomination d’alors, sur Spinoza et je devais profiter de ma dernière année « d’École » pour commencer un doctorat. C’est Barthélémy qui m’avait parlé de ce nouveau caïman arrivé l’année précédente et qu’il disait, je crois me rappeler l’expression exacte, « trop sympa ».

De fait, si j’avais déjà connu plusieurs caïmans durant mes trois premières années de scolarité, cette rencontre fut différente, d’abord parce qu’il me mit immédiatement à l’aise, sans formalisme, sans aucune posture hiérarchique. Ensuite, dès cette première entrevue, nous n’avons pas parlé seulement de questions académiques : il joua au mieux son rôle de conseiller, si important, en me recommandant dans ma recherche d’un directeur de thèse, mais j’ai aussi le souvenir d’avoir discuté de musique, en particulier de jazz. Je tentais depuis quelques années d’apprendre la trompette, sans résultats très convaincants mais avec

beaucoup de plaisir (du moins pour moi, donc), et Francis me raconta une expérience analogue en piano-jazz. Voilà quelqu'un, me disais-je, qui non seulement est capable d'auto-dérision, mais qui surtout incarne la philosophie dans la vie et la diversité de ses plaisirs ; mieux, son plaisir évident à philosopher semblait s'harmoniser avec d'autres pratiques. C'est ce lien, que j'éprouvais comme essentiel dans mon propre choix de la philosophie, qu'il avait visiblement réussi à filer au cours de sa vie et de son travail : cet homme semblait heureux.

Et, comme Barthélémy partait à son tour pour une année américaine, la présence de Francis rue d'Ulm et ses cours, que je suivais assez régulièrement, contribuèrent à ma rencontre avec Sarah et Anne-Sophie, que je connaissais peu jusqu'alors.

Un cours

Jean-Pierre

Après la rencontre de Francis et pendant ma dernière année de scolarité, j'assistai donc à quelques-uns de ses cours. Il en est un qui m'a particulièrement marqué et le texte que Francis m'a alors fait redécouvrir m'accompagne depuis, chaque année, dans mon propre enseignement de la philosophie.

Je connaissais sans doute le mythe de Prométhée, dans le *Protagoras* de Platon, ou plus exactement le mythe proprement technologique dont Prométhée est le héros et le mythe politique qui le poursuit, que l'on pourrait nommer par analogie « mythe de Zeus » ; Protagoras n'hésite pas, dans le dialogue platonicien, à faire parler le roi des dieux... en faveur de la démocratie. Il est vrai qu'il avait eu à subir à Athènes, avant Socrate, un procès pour impiété, mais sans se laisser condamner à mort, comme le faisait déjà remarquer ironiquement Hume dans *l'Enquête sur l'entendement humain*.

Francis prit bien la peine, dans mon souvenir, de commencer par la première partie du mythe, plus classique mais non moins radicale. Et c'est précisément ce qui me passionna : le texte, que j'avais lu superficiellement sans doute, révélait toute sa richesse et sa force, qu'il s'agisse de l'hypothèse d'une humanité « nue, sans chaussures, sans couvertures, sans armes » et vouée à disparaître dès sa naissance, jusqu'au vol salvateur du feu et des arts par Prométhée, ou de celle d'un état de nature, soit solitaire, soit belliqueux, les hommes étant dans les deux cas détruits... jusqu'à ce que Zeus ne les sauve à son tour en demandant à Hermès de distribuer, « à tous indistinctement », la vertu politique.

L'année suivante, j'effectuai mon service national comme « scientifique du contingent » au Lycée militaire de Saint-Cyr-l'Ecole, ville où résidaient alors les Wolff – commencer à

enseigner la philosophie en uniforme n'est pas idéal... mais à titre de consolation les élèves l'étaient aussi et, surtout, presque tous bienveillants. J'entrepris de travailler l'explication du texte avec ces élèves de Terminales ; je le fis encore dans la quasi-totalité des classes que j'eus dans les années suivantes, dans les académies de Paris pour mon année de stage, puis de Créteil et de Besançon. Je pus en particulier remarquer avec les élèves de séries technologiques, tertiaires et plus encore industrielles, souvent circonspects devant les textes de philosophie, combien l'expérience de pensée qui consiste à supprimer le monde des objets techniques, puis toute société ou organisation politique, est à la fois simple et féconde. Et quelle meilleure façon de les conduire vers la lecture de Hobbes et de Rousseau que de jouer sur les deux modèles d'état de nature distingués par Protagoras dans le second mythe ?

Aujourd'hui encore, en classes préparatoires, c'est par la question de la technique, à partir du mythe de Prométhée et en prenant le temps de lire avec les élèves le début de ce grand dialogue qu'est le *Protagoras*, que je commence le cours en première année ; plus tard, je m'appuie toujours sur le mythe de la fondation des Cités afin de poser des questions politiques. Et, pour en avoir discuté avec d'anciens élèves devenus à leur tour des amis, je sais que le texte les a marqués également. Tous te doivent donc, Francis, sinon l'origine du feu ou de la vie civile, du moins cette source féconde.

Une parole

Anne-Sophie

Avec le recul des années, lointaine à présent l'étudiante que j'étais, je m'aperçois qu'un des traits les plus caractéristiques peut-être de la parole de Francis est, justement, qu'elle est une parole. Une parole vivante, en acte, toujours présente à ce qu'elle dit, qui n'a jamais rien d'artificiel ou de mécanique. Raison pour laquelle au lieu de « l'enseignement » de Francis, j'ai préféré dire « parole ». Raison aussi pour laquelle je n'ai jamais éprouvé, écoutant Francis, de différence fondamentale entre les cours qu'il faisait et les conférences qu'il prononçait ou les conversations que nous menions ensemble. Dans l'un et l'autre cas, la même clarté, la même précision : rien d'implicite, rien d'allusif. Une rigueur de tous les instants, une passion de l'exactitude sensible dans l'absence de toute approximation verbale, une volonté d'explicitation que je crois être ou avoir été d'abord une exigence envers soi-même bien plus qu'une politesse envers autrui, bref un désir de clarifier pour soi-même d'abord sa propre pensée, et d'aller autant que possible au fond des choses.

Exigence profondément philosophique, et non simple procédé pédagogique ;

« profondément philosophique », parce qu'indissociable du questionnement philosophique lui-même bien sûr, ainsi que Francis lui-même l'explique admirablement à propos du *Lachès* dans son *Socrate*¹ ; mais indissolublement liée aussi aux plus fondamentales des thèses que j'oserais dire « wolffiennes », s'il est bien vrai que la parole est « une expérience de l'infini » et renvoie toujours à « une seule question originaire : Qui ? »². Thèses elles-mêmes inséparables d'une pratique universitaire (et plus généralement personnelle) résolument désireuse de « dire le monde », et par là, de donner la priorité aux *realia* plutôt qu'aux *dicta* ! Voilà pourquoi, je pense, nous avons tous eu l'impression – et la joie – de rencontrer – enfin ? – un philosophe complet. Un homme en qui la philosophie n'était pas un simple choix professionnel impliquant, à certaines heures ou dans certaines circonstances seulement, une attitude, un discours, un type de propos ou un certain style de parole. Car en privé ou en public, dans un cours ou lors d'une conférence, Francis est à peu de choses près le même, il dit la même chose, ne parle pas différemment³.

Donc toujours de cette voix rappelant par moments – Sète en moins – celle de Brassens, toujours avec cette intelligence et ce sérieux jamais dénué d'humour. Humour parfois très fugace, comme cette fois où, au milieu d'un cours sur la métaphysique, dans le silence attentif d'une salle pleine à ne plus savoir où en mettre d'agréments recueillis, alors qu'il évoquait la multitude des étants rapportée à l'unité de l'Être, Francis mima un bref instant d'une main courant en l'air ces « tas de petits *onta* » qui peuplaient le réel...

Tropiques philosophiques

Jean-Pierre

Francis a enseigné la philosophie au Brésil de 1980 à 1984, à l'Université de Sao Paulo où il « succédait » à Gérard Lebrun sur un poste du Ministère des Affaires Étrangères ; je commence par remercier Françoise Wolff qui a bien voulu me parler de leur séjour. En effet, même s'il existe des différences essentielles entre ces deux expériences tropicales, je me suis

¹ Francis Wolff, *Socrate*, Paris, Puf, coll. Philosophies, 1987², p. 50-53, pages dont je me suis souvent et beaucoup servie dans mon propre enseignement, tout comme mes élèves ont bénéficié sans le savoir de ce que j'avais retenu – au sens le plus fort, personnel et intellectuel – du cours d'agrégation de Francis sur l'épicurisme antique, et particulièrement de l'étude du *tetrapharmakos* (traitement d'attaque, traitement d'entretien, traitement de fond) dans la *Lettre à Ménécée* et des fondements matérialistes de l'éthique épicurienne.

² Francis Wolff, *Dire le Monde*, Paris, Puf, 1997, p. 180 et 177 (chapitre 5 : Parole-monde et langage-monde).

³ Me reviennent à l'esprit – tant pis pour la modestie de l'intéressé ! – à la fois Socrate disant de la philosophie, dont il est amoureux, qu'elle « dit toujours la même chose » (Platon, *Gorgias*, 482a) ; et d'autre part Francis faisant remarquer aux agrégatifs suivant son cours sur l'épicurisme antique à quel point la profession à laquelle nous aspirions était en un sens différente du choix antique d'une vie philosophique, me donnant incoerciblement l'impression – à moi seule ? – qu'une autre façon d'envisager le « métier » était possible, et sans doute réelle chez cet homme-là. Ou Francis, encore, s'accordant avec moi, qui commençait à enseigner en terminale, pour dire que dans « faire cours » ou « donner un cours », « faire » et « donner » pouvaient s'entendre au sens le plus fort, si intense peut être l'acte d'enseigner.

souvenu de cette période brésilienne de la famille Wolff lorsque nous avons, avec mon épouse et notre fille, quitté Besançon pour la Guadeloupe, il y a quelques années.

Plusieurs élèves guyanais et/ou lusophones viennent chaque année dans les classes préparatoires guadeloupéennes, tandis que de nombreux autres, attirés par l'émergence du Brésil, projettent d'y aller vivre et travailler ; mais surtout, il existe des points communs fondamentaux entre les sociétés brésilienne et antillaises, à commencer par le rôle décisif de l'esclavage dans leur formation. Ainsi ai-je appris par exemple, en lisant *Les traites négrières* d'Olivier Pétrel-Grenouilleau⁴ que Rio de Janeiro, plus encore que Nantes ou Liverpool, était sans doute le plus « grand » port négrier de l'Histoire. Or, beaucoup plus que dans les colonies britanniques, y compris les futurs États-Unis, le métissage y a mélangé les ethnies même entre maîtres et esclaves, sans diminuer pour autant la violence des rapports de domination. Mon premier souvenir d'enseignant en Guadeloupe aura été l'extraordinaire diversité de mes nouvelles classes, avant que je ne comprenne que cette belle palette de couleurs pouvait masquer aujourd'hui encore des hiérarchies, profondément ancrées au profit des peaux les plus claires⁵.

Je ne sais si la mémoire de la traite et de l'esclavage est au Brésil aussi douloureuse, traumatique même, qu'elle peut l'être dans les « vieilles colonies » françaises et qui le sont restées, mais je ferai l'hypothèse d'une différence essentielle : l'indépendance du Brésil a depuis longtemps permis, comme partout ailleurs en Amérique... ou presque, la constitution d'une identité propre, distincte de celle de l'ancienne puissance coloniale. Cela ne résout sans doute pas la question raciale, entre descendants de colons, d'esclaves, de mulâtres, mais les départements français d'Amérique (le cas de la Réunion et, désormais, de Mayotte est sans doute différent jusqu'à un certain point) constituent des exceptions, n'ayant pas pris la voie de l'indépendance même dans la deuxième moitié du XX^e siècle, contrairement aux vœux de Fanon ou Sartre⁶.

Aujourd'hui une grande majorité de Guadeloupéens, comme on le voit à la faiblesse

⁴ Olivier Pétrel-Grenouilleau, *Les Traités négrières : essai d'histoire globale*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2004, p. 158.

⁵ Pap NDiaye, *La Condition noire : essai sur une minorité fran. aise*, préf. de Marie NDiaye, Paris, Calmann-Lévy, 2008. Voir en particulier le Chapitre II : « Gens de couleur. Histoire, idéologie et pratiques du colorisme ».

⁶ En vérité, le livre-testament de Fanon, *Les Damnés de la terre*, et la préface écrite par Sartre lors de sa publication en 1961 aux éditions Maspero, traitent beaucoup plus de l'Algérie que des Antilles. Ce n'est pas un hasard si le psychiatre martiniquais, après son premier livre *Peau noire, masques blancs*, s'est engagé aux côtés du FLN, qui avait le mérite à ses yeux de combattre le colonialisme par la violence. C'est ailleurs dans la Caraïbe, à Cuba en particulier, que le message de Fanon portera davantage, quoi qu'on pense de sa justification de la « violence absolue », renforcée encore par Sartre lorsque celui-ci écrit dans sa préface : « en le premier temps de la révolte, il faut tuer : abattre un Européen c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre » (Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, préf. de Jean-Paul Sartre, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte-poche. Essais », 2002, p. 29).

politique de l'indépendantisme alors même que ce dernier exerce une grande influence dans les syndicats par exemple, souhaitent rester dans l'État français... sans pour autant s'y sentir bien reconnus. Ainsi, de même que le métissage ne résout pas la question des couleurs de peau, le désir d'intégration à la France ne résout pas celle de l'identité. Dans l'archipel des Caraïbes, plusieurs îles nettement plus petites en taille et en population, telles que la Dominique ou Sainte-Lucie, sont néanmoins des États souverains, mais aux prises avec des difficultés sociales et économiques au moins aussi graves. Martinique et Guadeloupe apparaissent donc comme des îles à part, à la fois par leur relative richesse et, simultanément, par une interrogation sourde, ponctuée de coups de colère soudains que « la métropole » ne semble guère comprendre : ainsi du LKP en 2009 (Liyannaj Kont Pwofitasyon, ou Collectif contre l'exploitation outrancière, selon la traduction française un peu fade, alors que le créole mélange « profit » et « exploitation » en un seul mot). Ce mouvement social très puissant et parfois violent, initié en Guadeloupe et repris moins radicalement dans les autres DOM, avait pour slogan majeur « La Gwadeloup sé tannou, La Gwadeloup sé pa ta yo », que l'on peut rendre par « La Guadeloupe, c'est à nous, La Guadeloupe, c'est pas à eux ». Mais qui sont alors ce « nous » et ce « eux » ?

Vivre et enseigner la philosophie en Guadeloupe implique, je l'aurai en tout cas éprouvé ainsi en venant de « l'hexagone » (mot moins chargé d'histoire coloniale que « la métropole »...), de prendre en compte cette dimension passionnante, mais complexe et très sensible ; plus qu'au Brésil peut-être. Heureux qui comme Francis a fait un beau voyage...

Musique et amitié

Francis est un ami, au sens vrai du mot, c'est-à-dire en un sens qui, justement, unit le sens de l'amitié et le goût de la vérité. Car l'ami vous veut du bien, c'est entendu. Que ce soit pour rire ou pour pleurer ensemble, il écoute, il répond, il console. Il est celui à qui l'on peut se confier, et celui qui se confie à vous. Il est toujours là quand ça ne va pas, toujours présent, et plus encore, présent avant même de l'être, car sa présence, sa capacité d'attention et d'écoute, est sue comme certaine, pas même *espérée*, déjà *donnée*, par le fait même, on peut dire la *grâce* de l'amitié. Il est celui sur lequel on pourra toujours compter.

Mais l'ami est celui avec lequel on parle, d'une parole qui n'est pas bavardage futile ou discussion savante : parole au sens entier et vrai du terme. Il écoute – encore. Il sait partager, mais surtout il veut et aime partager. Partager quoi ? La pensée. Non pas la sienne seulement, c'est-à-dire rendre intelligible, et parfaitement, ce qu'il pense. Mais celle de l'ami, qu'il veut

aussi claire et précise que la sienne, incitant donc par son écoute à cet effort de penser auquel, confusion ou paresse, on ne se prête pas toujours volontiers de soi-même. La pensée commune surtout, celle qui naît dans et par le dialogue, la pensée partagée.

Donc il écoute. Mais il n'adhère pas. Il ne fait pas un. Il distingue, précise, objecte. La parole de l'ami n'est pas une parole à l'unisson. Elle ne se fond pas avec : elle répond. Elle ne se veut pas simple écho : elle contredit. Et elle trouve les mots justes, et incite à les trouver, pour définir et pour qualifier, pour aider à penser ce qu'il importe de penser, que ce soit la nature de la violence et ses formes de représentations, ou bien l'amour, le chagrin, le deuil ou la joie.

Tout ceci, tous ces aspects de l'amitié, Francis n'a pas seulement cherché à les penser et à les conceptualiser de façon subtile et magistrale⁷. Il n'a peut-être voulu en faire l'objet de sa réflexion *que* parce que d'abord l'amitié tenait la place qu'elle tient dans son existence, une place fondamentale. Mais il en va de même de la musique : elle aussi fait partie des *realia* avant d'entrer dans l'ordre des *dicta* – dont ceux de Francis – et autant que l'amitié sans doute, elle a certainement été non moins intensément vécue et aimée par Francis, dès l'enfance, avant même de devenir l'objet de sa réflexion.

Plutôt que de me hasarder plus avant sur le terrain toujours mouvant et par essence douteux des supputations d'ordre psychologique, je voudrais simplement souligner « l'air de famille » qui unit musique et amitié ; et ce, afin de mieux comprendre l'amitié qui nous lie, Francis et moi.

La musique suppose l'écoute, évidemment. L'écoute des autres, compositeur et interprète(s), écoute de la musique écrite comme de la musique jouée. Mais écoute de soi aussi lorsque l'on joue de la musique ; ou plutôt, écoute de la musique que l'on joue, du jeu musical – et de la possibilité même d'un jeu – au moment même où l'on « fait » de la musique. C'est sans doute même l'un des plaisirs les plus grands qu'offre le jeu musical que cette possibilité de s'écouter *soi* (car la musique naît de soi, elle ne serait rien si elle n'était jouée, en l'occurrence par soi) dans *l'autre* – c'est-à-dire dans la musique elle-même, qu'elle soit écrite ou improvisée. Car l'on a beau s'écouter soi-même, ce n'est pas soi que l'on écoute, mais la musique se faisant, les multiples possibilités de jouer ainsi, ou autrement, l'infinie beauté de ces variations possibles⁸. Autrement dit, l'écoute musicale a ceci de

⁷ Notamment dans « L'homme heureux a-t-il des amis ? Figures entrecroisées de l'amitié chez Aristote et chez Épicure », chapitre V de F. Wolff, *L'Être, l'homme, le disciple*, Paris, Puf, coll. « Quadrige », 2000.

⁸ Ainsi de l'attaque du premier mouvement de la Sonate en la mineur K. 310 de Mozart : faut-il jouer l'appoggiature comme une appoggiature ou, comme le suggère l'édition *Urtext*, comme une croche ? Ou chercher *entre* quelque chose qui tiendrait un peu des deux ? Il faut chercher.

« musical » qu'elle n'a pas seulement pour objet la musique, mais qu'elle vise, dans l'écoute de la musique, ce qui est le plus essentiel à celle-ci, à savoir, comme Bernard Sève l'a clairement défini, *l'altération*⁹. Or il y a là quelque chose à voir avec l'amitié ; car l'amitié aussi suppose cette attention distante à autrui, cette façon de lui être présent sans se fondre en lui, cette manière d'être tout à lui sans cesser pourtant d'être « au plus près de soi-même », faute de quoi l'amitié, relation à cet autre soi qui pourtant n'est pas soi, serait creuse, et pauvre.

Au-delà de l'écoute, la musique suppose le partage. Écrite pour être jouée, elle est faite pour être entendue et écoutée, mais aussi pour être jouée avec d'autres. Même quand on ne joue que « pour soi-même », jouer de la musique est un temps que l'on se donne à soi-même, une recherche que l'on mène pour soi-même, donc une façon de partager avec soi-même un questionnement. A fortiori lorsqu'il s'agit d'en jouer à plusieurs, par exemple dans un orchestre, mais aussi à quatre mains ou dans un ensemble, où la musique n'est que d'être répartie entre les différentes voix et partagée dans une même écoute. Expérience inouïe que celle de l'orchestre : elle donne à éprouver au plus profond de soi-même le sentiment que l'on est *pars totalis*, partie d'un tout qui à la fois nous comprend et nous dépasse. Là encore, j'y vois un trait commun avec l'amitié, quoique à une autre échelle, car autant l'écoute suppose une relation à deux, ou guère plus, autant le partage – de la musique ou de la pensée – peut s'étendre bien au-delà : partage de la musique dans l'expérience du concert, partage de la pensée dans celle du séminaire. Dans l'un et l'autre cas, l'on retrouve à la fois le *jeu* – la musique est jouée, la pensée est pensée en acte, et non lecture d'un « papier » ; et le *partage*, car l'un et l'autre ne vont pas sans risque – la musique est offerte à l'écoute, la pensée se donne à l'attention, au risque de la critique. Si les séminaires de Francis possèdent cette tonalité à la fois amicale et musicale qui est la leur, c'est, il me semble, parce qu'il y règne une conception en quelque sorte musicale de la réflexion philosophique : la « musique » que l'on y joue fait entendre plusieurs voix – celle de la philosophie, mais pas seulement –, plusieurs rythmes – celle de l'exposé, ou de la « position », mais pas seulement, plusieurs styles – celle de la philosophie analytique par exemple, mais pas seulement – sans que l'essentiel se perde : le partage de la pensée¹⁰.

Enfin, mais ceci ne fait que répéter cela sous une autre forme, la musique suppose l'altérité – mais une altérité qui n'empêche pas l'accord. La différence habite la musique sous les

⁹ Bernard Sève, *L'Altération musicale ou Ce que la musique apprend au philosophe*, Paris, Seuil, 2002.

¹⁰ Pour le dire à la manière de Kant : en matière de musique, « jouerions-nous beaucoup et jouerions-nous bien, si nous ne jouions pas [pour ainsi dire] en commun avec d'autres, qui nous font part de leur jeu, et auxquels nous communiquons le nôtre ? ».

formes bien diverses de l'harmonie, de la polyphonie, de la dissonance même, de la polyrythmie, et parfois de l'unisson, d'un unisson d'autant plus remarquable cependant qu'il surgit par contraste avec le jeu multiple de la différence mélodique et rythmique¹¹ ; la musique elle-même naît du contraste avec le silence, sur fond de ce qui semble lui être radicalement étranger, donc. Et pourtant, la différence en musique n'est pas jamais cacophonie, d'une façon ou d'une autre elle concerte, elle *est* musique malgré la dissonance, au-delà du déchirement de sons assourdissants ou de l'anomie apparente du rythme¹². Il y a là encore quelque chose à voir avec l'amitié, mais avec la philosophie aussi : car l'amitié suppose la contradiction, parfois la mésentente, voire le conflit, qui peut aller jusqu'à un déchirement dont nul ne sait s'il sera ou non définitif ; et la philosophie suppose non seulement l'argumentation, mais la réfutation, pratiquée et acceptée jusqu'à la possibilité de voir sa position renversée¹³. Mais sur fond d'amitié, c'est-à-dire avec la certitude que l'expérience de la l'altérité n'empêchera pas l'accord.

L'amitié qui me lie à Francis se nourrit sans doute de notre amour commun pour la musique – celle du concert que l'on va écouter ensemble, celle à laquelle on peut réfléchir dans un livre. Mais elle tient aussi à l'expérience vécue de la nature pour ainsi dire musicale de l'amitié ; car l'amitié comme la musique est faite d'écoute et d'entente, et chacun, sur fond de silence parfois, y joue sa partition sans cesser pourtant de jouer *avec* l'autre et *pour* l'autre.

Finale

Barthélémy

Le projet derrière

Au départ, une dette infinie, celle qu'on a à l'égard de tous ses professeurs. Surtout quand ils font partie des tout meilleurs. C'est d'abord cette dette que j'ai eue envers Wolff. J'ai décidé de prendre Wolff comme mon directeur d'études (caïman) après avoir suivi la première séance de son cours de préparation à l'agrégation de philosophie, à la rentrée 1992. De caïman, Wolff est devenu un ami.

La dette du disciple est inextinguible, c'est pourquoi le disciple doit tuer le maître. Mais,

¹¹ Voir par exemple Frédéric Chopin, *Nocturne* op. 55 n° 1 en fa mineur, mesures 49 et suivantes.

¹² Voir Luciano Berio, *Sequenza VIII* pour violon, telle qu'elle fut jouée en particulier par Floriane Bonanni dans *Les Méfaits du tabac, concert en un acte*, au Théâtre des Bouffes du Nord, en 2014, pièce que Francis et moi avons vue ensemble.

¹³ Cf. Socrate : « Je suis de ceux qui ont plaisir à être réfutés, s'ils disent quelque chose de faux, et qui ont plaisir aussi à réfuter les autres, quand ils avancent quelque chose d'inexact, mais qui n'aiment pas moins à être réfutés qu'à réfuter. » (Platon, *Gorgias*, 458a).

quelquefois, il a le bonheur de racheter sa dette dans l'amitié.

Francis est le seul de mes professeurs avec qui j'ai senti le besoin, et le réconfort, de discuter de mon projet de me retirer de la carrière universitaire à laquelle mes études de philosophie me préparaient. À l'époque, il s'agit dans mon esprit de me mettre en réserve de la philosophie. Je me rappelle encore ce soir d'été 1997. Francis, que je n'avais pas pu voir pendant ses permanences à l'École, m'invite à dîner chez lui à Saint-Cyr-l'École. Dès la fin du dîner, la discussion s'engage. J'allais démissionner de mon poste d'assistant-moniteur normalien à l'université, afin de poursuivre des études complémentaires de droit aux États-Unis. Mais je comptais bien revenir à la philosophie universitaire plus tard. L'écoute est bienveillante et critique. Francis ne cherche ni à encourager ni à décourager. Il faut comprendre le sens de cette décision de partir. Une fois parti de l'université, on ne revient que rarement... Quel est donc le projet *derrière* le départ ? Je dois me confronter à une question dont le libellé de ma décision voilait la face. La discussion s'enfonce dans la nuit. Exigeante. Je rate mon train de retour vers Paris et dois abuser de l'hospitalité amicale de Francis et Françoise.

Aujourd'hui, bien des années plus tard, la discussion de cette nuit d'été se poursuit à l'occasion de rencontres amicales, toujours agréables, avec Francis. Avec cette interpellation amicale sur le projet *derrière*, alors que se prolongent mes tours et détours hors de l'université.

Jean-Pierre BABIN, professeur de philosophie, Lycée Edouard Herriot, Lyon

Sarah CARVALLO, professeur de philosophie, ENS, Lyon

Barthélémy FAYE, avocat, Cabinet Cleary Gottlieb Steen & Hamilton, Paris

Anne-Sophie MENASSEYRE, professeur de philosophie, Lycée Montaigne et École Duperré, Paris

Bibliographie

Fanon Frantz, *Les Damnés de la terre*, préf. de Jean-Paul Sartre, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte-poche. Essais », 2002.

NDiaye Pap, *La Condition noire : essai sur une minorité française*, préf. de Marie NDiaye, Paris, Calmann-Lévy, 2008.

Pétre-Grenouilleau Olivier, *Les Traités négrières : essai d'histoire globale*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2004.

Sève Bernard, *L'Altération musicale ou Ce que la musique apprend au philosophe*, Paris, Seuil, 2002.

Wolff Francis, *Socrate*, Paris, Puf, coll. Philosophies, 1987².

Wolff Francis, *Dire le Monde*, Paris, Puf, 1997.

Wolff Francis, *L'Être, l'homme, le disciple*, Paris, Puf, coll. « Quadrige », 2000.